L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 23 NOVEMBRE 1886. 60me Année

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI, 23 NOVEMBRE 1886.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 5e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par le shérif, à son entrepôt rue de Chartres No 201 entre Ste-Anne et Dumaine—Epiceries, vins, liqueurs, un cheval, etc.

Par Fendel Horn, constable, à son entrepôt No 128 rue Lafayette—Une mule brune d'après inventaire.

Par Henry Stern & Co., à leur salle d'encan No 35 rue de Chartres—Bottes, souliers et fredaines.

Les tarifs à la Nouvelle-Orléans.

Quoi que disent et fassent l'Ouest et le Nord—l'un, avec la masse des produits de ses fermes, l'autre, avec l'énorme quantité des produits de ses fabriques, le commerce du coton restera toujours le premier de l'Amérique. Heureux le port qui en est le centre naturel, s'il sait en conserver les avantages. Même avec les nouvelles inventions de la mécanique et l'aide de la vapeur qui en rendent le transport et le maniement aussi faciles que rapides, il y trouvera, toujours, une source féconde de bénéfices et de l'emploi, pour des milliers de bras.

On ne saurait donc trop applaudir aux efforts qui se font, maintenant, à la Nouvelle-Orléans, pour conserver toute la partie de ce trafic qui lui est restée et lui ramener celle qui s'en est éloignée.

On aurait tort, cependant, de considérer le coton comme notre unique ressource, de s'imaginer que tout serait sauvé, le jour où le marché de ce textile reprendrait sa prospérité d'autrefois. Il n'y a pas plus de panacée en économie politique qu'en médecine; il faut, dans le commerce, autant de variété que dans les industries agricole et manufactrière. Dans la sphère de l'activité humaine, l'unité des ressources a constamment été et sera constamment un principe de faiblesse. Tant mieux, si nous sommes le centre d'un vaste trafic; mêlons-nous-le, entretenons-le avec soin; ne le laissons pas s'échapper, mais ne nous en tenons pas là. Nous n'avons qu'à jeter les yeux autour de nous, pour nous assurer que nous avons une grande multiplicité de richesses naturelles, dont il nous faut tirer parti. Nous sommes assaillis par des spéculateurs qui viennent exploiter nos forêts, nos bois de charpente. Il s'est formé, dans ce but, de puissants syndicats dans le Nord et l'Ouest; il s'en fait des exportations très considérables en Europe et, dans l'Amérique du Sud, principalement. De nos ports du Golfe, il part, depuis quelques années, plus de quinze millions de pieds de bois de construction, rien que pour Rio de Janeiro, et l'on nous affirme que les ports du Brésil en reçoivent encore davantage.

D'où proviennent ces immenses amas de bois exportés? De nos forêts des bords du Golfe, mais ils ne sont pas toujours embarqués à la Nouvelle Orléans, quoiqu'elle soit beaucoup mieux située que les autres villes pour faire en grand ce commerce. Les plus belles futaies s'élèvent à la droite et à la gauche du Mississippi. De l'endroit où les arbres tombent sous la hache du bucheron, ils peuvent nous arriver en descendant une foule de bayous, sans la moindre difficulté et à peu de frais. Notre métropole deverait en être la grand, presque le seul port d'exportation, non point parce que cela servirait tel ou tel intérêt particulier, telle ou telle de nos préférences, mais parce que la nature des choses et notre situation géographique veulent qu'il en soit ainsi.

Néanmoins, beaucoup de ces bois prennent la voie de Mobile, de Pensacola, plutôt que celle de la Nouvelle-Orléans, et ce mouvement s'accentue quotidiennement, davantage, à leur grand bénéfice et à notre préjudice, quelle est la raison de cette anomalie! Il y en a une évidemment; rien ici-bas ne se fait par hasard. La cause peut en être cachée, mais elle existe. En l'espèce, il n'y a pas grande recherche à faire pour la trouver, elle est visible, palpable, on l'a déjà signalée; c'est la même qui nuit tellement à notre coton: les frais exorbitants qui pèsent sur le fret et le transbordement; ils sont beaucoup plus élevés à la Nouvelle-Orléans qu'ailleurs. Nous nous en demandons la pourquoi, nous ne le trouvons nulle part, ni dans la liberté de la vie, ni dans les conditions particulières du travail.

Tout part du même principe.

Dans les commencements, on avait une position privilégiée. On gagnait ce que l'on voulait. C'est un état de chose fort agréable; on s'y habitue très aisément, mais il est difficile de s'en déshabituer. Quand les concurrences arrivent, on leur résiste, on ne veut pas céder à la baisse des prix. Peu à peu, les produits prennent une autre route, les affaires se désertent, vous faites de moins en moins d'affaires et, pour vous être obstinés à vouloir gagner plus que les autres, vous aboutissez à gagner beaucoup moins qu'eux.

D'est, exactement, ce qui se passe, presque partout, dans le port de la Nouvelle-Orléans. On y périt de misère, quand on devrait y nager dans l'abondance, parce qu'on ne veut pas se conformer aux nécessités du moment, parce qu'on s'obstine à faire ce que l'on faisait, il y a vingt ans, et travailler, en présence de concurrences terribles qui surgissent de toutes parts, dans les mêmes conditions que quand on était seul dans l'arène et que l'on n'avait pas de rivaux. On sent bien que l'on glisse sur une pente funeste; on comprend la nécessité des réformes, mais personne n'ose en prendre l'initiative, de peur de n'être pas soutenu par ses collègues et nous sommes obligés de l'avouer; il y a bien des précédents qui expliquent ces tergiversations, et elles ne les excusent pas. On laisse ainsi s'empirer la situation et c'est seulement quand le mal est arrivé à son degré le plus aigu, quand on aperçoit l'abîme béant sous ses pas, que l'on se décide à hasarder, timidement, quelques améliorations, presque toujours trop tardives, presque toujours insuffisantes.

En fait, il faut à peu près tout changer dans notre commerce, à chacun de [illegible] et dans chacune de ses applications. [illegible] que dans une nouvelle [illegible] s'en emparer [illegible] on la combat, on résiste au [illegible] et on laisse les voisins en tirer profit, à nos dépens. Quand on voit les autres ports ou les autres villes de l'intérieur baisser leurs tarifs, au lieu de les imiter, on persiste dans des errements condamnés; puis, lorsqu'on se trouve délaissé par les producteurs du pays et par les négociants étrangers, au lieu de reconnaître les fautes que l'on a commises et de chercher à les réparer, on se contente de pousser vers le ciel des gémissements lamentables; on s'en prend aux autres des mésventures que l'on s'est attirées par ses imprévoyances.

Voilà où nous en sommes. Si nous voulons échapper à la ruine, il est temps de frapper un grand coup, de porter, partout, la réforme, non seulement dans les méthodes de fabrication de l'industrie sucrière, non seulement dans les tarifs de toutes sortes qui ont été si funestes, presque fatals à notre commerce du coton, mais encore dans les autres branches de notre trafic—notamment dans celui des bois de construction. L'exportation des produits de nos pinières augmente tous les jours. Les demandes se multiplient, sans cesse au Mexique, dans les îles de la mer des Caraïbes, dans le Centre Amérique, dans l'Amérique du Sud. C'est un immense commerce qui ne fait que commencer et va prendre de prodigieux développements. Il est, en grande partie, entre nos mains, mais il tend constamment à nous échapper, à cause des frais exorbitants que nous faisons peser sur lui. Hâtons-nous de les diminuer, si nous ne voulons pas laisser d'autres villes s'en emparer complètement, à notre détriment.

LOUISIANE.

L'Echo, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 20 novembre:

Notre puits artésien a atteint la profondeur de 400 pieds, sans obstacle sérieux. On croit que l'on réussira, bientôt, à faire jaillir l'eau.

—Nous apprenons que M. H. C. Drew tente de grands efforts pour remettre à flot la goélette "Henrietta," qui s'est échouée à la Passe Sabine pendant le dernier ouragan. La "Henrietta" est la propriété de MM. Drew et Hanson, à qui nous souhaitons de réussir complètement dans leur entreprise.

—M. Junker, de Beaumont, Texas, vient d'obtenir le contrat, en vertu duquel il doit garnir le cours d'eau de la Passe Sabine d'un revêtement en bois. Le prix, convenu, du travail est de 40 cents le pied courant. Il doit aussi débarrasser la passe des objets qui l'encombrent, au moyen de la drague. Il recevra, d'après le contrat, 9 3|4 cents la yarde cube. Les machines qu'il emploie appartiennent à la *North-American Land and Lumber Company*.

—Au meeting tenu, le 5 courant, dans la prairie Hayes, paroisse Acadie, pour y résoudre la question du siège de la paroisse, il avait été nommé un comité qui a fait un double rapport, celui de la majorité et celui de la minorité.

Le premier était favorable à la proposition Hockaday, qui consistait en ceci: Une donation de 160 acres de terre et de $500 pour obtenir le privilège d'y élever des bâtisses permanentes.

La minorité s'est déclarée en faveur de la proposition de MM. Clément et Young.

Il s'agit d'établir le siège de la paroisse sur 400 acres qui seraient divisés en lots de 400 pieds carrés; on y tracerait des rues. La division, une fois faite, le tout serait offert en don à la paroisse.

C'est cette dernière proposition qui a été adoptée par le meeting.

Le *Courrier*, Houma, paroisse Terrebonne, du 13 novembre:

Le canal, derrière Houma, a été curé par M. H. C. Minor; il sera, désormais, beaucoup plus facile de drainer notre localité.

—M. Emile Daigle a commencé à faire descendre le Bayou Terrebonne par ses bâteaux à vapeur, pour prendre, sur chacune des habitations riveraines les sucres nouveaux.

—Le lieutenant Crosby, du corps des ingénieurs des Etats-Unis, vient de passer ici une semaine, examinant nos bayous, dans le but d'envoyer à Washington un rapport officiel sur la situation de ces cours d'eau. Le rapport sera soumis au prochain congrès.

—Nous avons fait une tournée d'inspection le long du bayou Terrebonne. Arrivés à l'habitation Hope Farm, du capitaine Bisland, nous avons rencontré la dragueuse des Etats-Unis qui fonctionnait. Nous avons constaté que le travail avance rapidement et s'exécute d'une façon irréprochable. Les terres extraites sont rejetées à droite et à gauche du bayou et forment un énorme remblai. Le bateau, nous en a affirmé, fait aisé, en moyenne, 150 pieds par jour. Chaque mille nettoyé coûte $1000. Avec l'allocation de $10,000 votée par le dernier Congrès, on draguera le bayou jusqu'à quelques milles de distance de Houma.

—Les porcs dits Red Jersey, qui ont été introduits dans notre paroisse, l'an dernier, par M. J. A. Hubbard, un de nos marchands les plus intelligents, les mieux doués de l'esprit d'entreprise, ont donné plus qu'on attendait d'eux. On vient de mettre sur le marché le premier de ces porcs; il a été tué, mardi dernier; il n'avait qu'un an, et il pesait trois cents livres net. Ceux qui ont pu en manger, disent qu'ils n'ont jamais dégusté rien de plus délicieux.

—M. Claude Duval vient d'être engagé comme second surintendant des travaux de l'habitation de M. Henry C. Minor; il y déploie beaucoup de zèle et rend de grands services.

—Nous avons la douleur d'annoncer la mort du capitaine T. Alex. Bisland, ancien assesseur de la paroisse, sous l'administration Nicholls. Il est décédé à Nashville, Tennessee, à l'âge de 58 ans.

Le *Banner*, New Road, paroisse Pointe-Coupée, du 20 novembre:

Depuis mardi, dans l'après-midi, jusqu'à mercredi matin, la pluie n'a pas cessé de tomber en abondance; chaque bayou, chaque ruisseau, ont été remplis jusqu'à déborder.

—La gelée de vendredi matin a été forte; elle était aussi blanche que la neige.

—Nous avons eu plusieurs gelées blanches et même de la glace, il est vrai, peu épaisse, mais la végétation n'a pas été tuée; elle a été seulement un peu retardée. Cependant, le froid du mercredi, 17, en a agi sur les plantes tendres et sur les herbes fourragères. Nous ne croyons pas que les froids actuels puissent tuer les bourgeons de la canne à sucre.

—On pousse, partout, la roulaison avec activité; il est à craindre qu'un retour de chaleur ne fasse sûrir le jus de la canne.

—On nous apprend qu'il y a, à Simmesport, une quantité considérable de coton qui attend des occasions pour être expédiée. Un grand nombre de balles sont aussi été expédiées à Bayou des Glaises; on les a transportées à travers l'Atchafalaya à Elmwood et à Belair, et de là au Landing de la Rivière Rouge.

—Voici les résultats de notre visite de jeudi, 18 novembre, à la nouvelle levée Morganza:

Quand la nouvelle levée sera achevée, elle aura 9256 pieds de long et environ 260.000 yardes cubes de terres rapportées. La ligne est divisée en 92 stations de 100 pieds de longueur, chacune; chaque fraction de section est de 56 pieds. Les stations sont numérotées, à partir de la partie supérieure où se trouve le No 1.

Dans la matinée du 18, le col. H. C. Brown, ingénieur de l'Etat, qui dirige les travaux, et le major Nicholls, qui représente le corps des ingénieurs des Etats-Unis, ont fait une inspection; ils ont trouvé que l'on avait déjà construit 85,000 yardes cubes de terre dans les différentes sections, c'est-à-dire à peu près un quart de tout le travail.

Après avoir examiné attentivement tous les travaux, nous n'hésitons pas à dire que s'est ce qu'on a fait de mieux sur toutes les levées de l'Etat.

Nous avons déjà dit que l'on creusait, à travers le sable, jusqu'à l'argile bleue, et que, dans plusieurs endroits, la profondeur du fossé atteignait 17 pieds. On ne le remplit pas avec du sable ou de la terre glaise, mais avec de l'argile bleue très ferme. La qualité du sol que l'on emploie dans toute cette levée est bien supérieure à celle dont on se servait jusqu'ici, notamment, dans la levée qui a été construite en 1884 et bien vite balayée. La base aussi est plus large; toutes les obstructions sont enlevées, tout le travail est fait systématiquement et sera uniforme sur toute l'étendue.

Le 18, il y avait au travail 404 hommes avec 30 machines. Le nombre total des "convicts" enrôlés dans les deux camps est de 517. Depuis notre visite, il y a eu deux décès, tous les deux par suite de pneumonie.

Depuis le commencement des travaux, on a perdu trois jours et demi, à cause du mauvais temps. On se sert d'une pompe à vapeur, pour drainer la terre là où la boue a été enlevée; elle fonctionne parfaitement et active beaucoup les travaux.

Le *South*, Plaquemines, paroisse Iberville, du 20 novembre:

Mercredi matin, nous avons eu une très bonne pluie, mais, vers le soir, le vent a tourné au nord, et le thermomètre est tombé au 32e degré; aussi, le lendemain, y a-t-il eu gelée blanche, accompagnée de glace et qui a fait du mal aux plantes.

—Nous avons reçu la visite de M. P. M. Alsworth, de Grosse Tête. Il nous a appris que les récoltes, dans sa section, ne sont pas fort bonnes, cette année; quant à lui, il a très bien réussi. Il a mesuré une tige de coton qui avait 11 pieds et 7 pouces de hauteur.

—Les ébouilis continuent à se produire, le long de notre localité et il est impossible de dire où tout cela s'arrêtera.

Les citoyens qui habitent le long du fleuve et de la levée sont dans de véritables transes; ils ne feront rien avant l'arrivée du major Richardson, qui est attendu, aujourd'hui.

M. Sydney Lewis est arrivé, il y a deux jours; il a déjà beaucoup travaillé à la réparation des levées Aloysia et Hickey, mais il nose aller plus loin, sans consulter le major Richardson, et il n'est certes pas à blâmer.

Construisons de bonnes levées. Depuis 1882, elles ont coûté en réparations, à la paroisse, une somme de $15,000. Si l'on n'avait pas fait cette dépense, notre localité aurait été complètement ruinée. Nous ne sommes pas alarmistes, mais très certainement nous aurions eu des inondations égales à celles de 1882 et 1884. Notre salut est uniquement dans la construction de levées bien solides, capables de résister au choc des eaux du fleuve. Nous ne blâmons personne et ne voulons rabaisser ni déprécier les efforts faits par chaque habitant, en particulier; seulement, nous demandons que l'on fasse une bonne besogne et des travaux qui résistent.

Mercredi matin, une grande partie de notre localité, à l'ouest de l'avenue du chemin de fer, à été inondée; il y avait 6 pouces d'eau sur le sol. Personne n'en doit être surpris; notre principal moyen de drainage a été hermétiquement fermé, non d'après l'avis de nos autorités, mais avec leur consentement tacite. Nous le répétons: il nous faut plus de canaux parallèles à la voie du chemin de fer et conduisant aux canaux de la corporation, situés à l'extrémité inférieure de la ville. Si cela n'est pas fait avant l'hiver, nous devons nous attendre à tout moment à des accidents de ce genre.

Le *Courrier*, Opelousas, paroisse St. Landry, du 20 novembre:

Depuis plusieurs jours, le temps a été plus ou moins nuageux et pluvieux. Il semble que le temps favorable à la cueillette du coton soit passé, et ce qu'il reste du textile, dans les champs, sera plus ou moins endommagé par les pluies fréquentes et la pourriture des gousses. Le prix du coton de première qualité est encore en baisse; il est de 7 1|2 à 7 3|4 cents la livre. Il est à présumer que la seconde qualité ne se vendra que de 6 1|2 à 7 cents la livre. Vingt huit facteurs de coton ont fait leur estimation de la récolte complète des Etats Unis, pour 1886-1887; elle sera, suivant eux, de 6,500,000. S'il en est ainsi, il n'est pas possible de compter sur une amélioration dans les prix.

—Nous apprenons qu'on a transporté très peu de riz de la Prairie Mamou, sur le marché. On y a fait une abondante récolte, mais l'endroit est si éloigné de ceux où l'on en peut placer les produits: il est si privé de communications, les chemins sont, d'ailleurs, si mauvais, que la population a été forcée de garder sa récolte. Un embranchement de chemin de fer rendrait de grands services à cette région.

Mémoires of Robert E. Lee.—Les éditeurs de ce magnifique ouvrage, qui tout le monde voudra lire, ont chargé M. Jean Costa de recueillir des souscriptions. Il se mettra en route le 1er décembre pour parcourir les paroisses St-Jean-Baptiste, St-Jacques, Ascension et Assomption. Voir l'annonce.

LOI SUR LES ALIÉNÉS EN FRANCE.—On sait—dit la *Liberté* du 27 octobre—que le Parlement s'apprête à modifier profondément notre législation aliénistes, et que cette grande réforme attend depuis plusieurs années le bon plaisir de nos gouvernements. A ce propos, notre confrère du *Moniteur universel*, M. Victor du Bled vient de publier, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre, un travail d'ensemble sur la situation des aliénés, en droit et en fait, dans les principaux pays civilisés. Cette étude nous démontre que si la loi de 1838 contient d'excellentes dispositions, nous avons beaucoup à apprendre avec les étrangers.

Le traitement de l'aliéné au moyen âge, la méthode du *so-restraint* en Angleterre, c'est-à-dire la suppression de la camisole, des cuirasses et des gants dans le traitement des fous, le système des *portes ouvertes* en Ecosse, qui abolit les murs d'enceinte auprès des préaux, les portes fermées à l'intérieur, l'invasion de la politique et du jury dans les asiles américains, la colonie de Gheel en Belgique, les asiles italiens où les aliénés impriment eux mêmes les *Annales de l'aliénation mentale*, la folie en Turquie, en Chine, toutes ces questions fournissant à l'auteur de curieux et piquants détails.

Nous citons avec plaisir les dernières lignes de son travail:

"Mais voici que de tous les points de l'horizon social accourent des esprits généreux, affamés d'idéal, de tendresse, de charité, impatients de substituer à la dure loi d'égoïsme une loi de justice, de dévouement, et traduisant en actions les beaux vers du poète: "Quelle que soit la puissance de la folie, qu'elle provienne de l'hérédité, du vice ou d'infortunes immérétées, le malade est sacré par le malheur, il devient ansaïtôt le créancier de son pays."

"L'Angleterre reconnaît le droit des pauvres; que chaque peuple reconnaisse le droit des aliénés! La société ne saurait refuser de ramasser ses blessés, de leur ouvrir ces asiles qu'on a justement nommés: les ambulances d'une armée en campagne; les blessés guérissent souvent et souvent aussi ils contribuent au gain de la victoire. Combien, sans s'en douter, habitent cette zone neutre, cette vague et immense contrée placée entre la raison et la déraison, où Shakespeare a déconvert le type le plus saisissant: Hamlet!

"Combien ont ce *tempérament fou* qui, sans être lui-même une maladie, peut, tout d'un coup, sous l'influence de causes intérieures ou extérieures, dégénérer en une maladie positive! N'est-ce donc pas penser à soi que de penser au prochain, et l'intérêt bien entendu ne commande-t-il pas de lui faire ce qu'on voudrait qu'il nous fît? Aux croyants la pitié sociale s'impose tout naturellement; aux non-croyants elle s'impose plus étroitement encore, puisque leur vie n'aurait plus de noble but et ne vaudrait plus la peine d'être vécue s'ils n'aimaient la liberté, le bonheur et le bien-être des autres."

LES GENS DE MAISON A PARIS.—Chaque corporation cherche à s'affranchir de l'intermédiaire des placeurs. C'est ainsi que la Ligue pour la suppression des bureaux de placement a, dernièrement fait une nouvelle recrue parmi les "gens de maison" qui, à leur tour, viennent de se syndiquer pour éviter de s'addresser aux agences et se placer, moyennant une modique rétribution.

Les "gens de maison" comprennent: valets de chambre, cochers, cuisiniers, etc. Hommes et femmes trouvent quelquefois à s'employer par intermédiaire; mais, souvent aussi, il leur faut recourir aux bureaux de placement, et alors les frais sont très élevés.

Pour obvier à cet inconvénient, quelques-uns d'entre eux se sont groupés et ont créé, 6, rue Larribe, une chambre syndicale, où maîtres et serviteurs vont pouvoir s'adresser.

La première assemblé générale a eu lieu et les membres du bureau ont été élus.

Les statuts ont été déposés à la préfecture de la Seine.

Ces statuts disent que, moyennant une cotisation annuelle de dix francs, chaque membre adhérent sera placé gratuitement et les soins du syndicat. Les membres devront verser, en outre, une somme de cinquante centimes et fournir des références autant de fois qu'ils se présenteront au siège social pour demander une nouvelle occupation, le syndicat ne s'engageant à donner un emploi qu'après s'être assuré de la moralité du postulant.

Les deux derniers combles:

—Le comble de la présomption:

Tenter de faire un couteau avec les lames de la mer.

—Celui de la déveine:

Enlever une fille de Caréman et être poursuivi pour détournement de mineure.

Les jeûneurs devant la science.

Nous avons présentement à Paris, dit le *Temps* du 4 novembre, deux phénomènes qui surexcitent la curiosité du public et mettent les savants devant un problème complexe sans aucun doute, mais qui ne saurait les dérouter.

Les conditions et les nécessités de l'alimentation, c'est-à-dire de l'entretien de la vie, varient presque à l'infini suivant le climat, la race, les habitudes, l'état physiologique des individus. La nutrition des tissus, le maintien de leur vitalité, du fonctionnement des organes, la quantité et la qualité des substances fixées, éliminées par l'économie, et en un mot l'intensité du tourbillon qui entraîne, transforme et utilise les matériaux de la machine vivante, sont des phénomènes absolument relatifs. Ce qui nourrit un fellah, un Lapon, un fakir, un ouvrier des champs sous diverses latitudes, un homme du Nord ou un homme du Midi, un robuste forgeron ou une femme délicate, un homme anémique, représente en azote, en carbone et en oxygène des quantités énormément différentes.

Un sujet malade ou un sujet sain peut supporter la privation d'aliments dans une mesure capable de faire croire qu'il n'existe pas de loi de la nutrition, ou que cette loi est encore à découvrir.

L'histoire des jeûneurs a ses annales, très autiques, le plus souvent légendaires. C'est en Orient, sous un ciel ardent, chez les races que le climat a faites sobres et que la nature semble avoir prédisposées à cette réfugiation passionnelle, toujours accompagnée d'exaltation mentale, indice d'une excitation cérébrale intense, que le jeûne a ses plus célèbres héros. Là, les prophètes se préparent toujours à leur prédication par des abstinences. Le Grâce antique n'a pas ignoré ces gymnosophistes étonnants. Le Voyant juif, le prophète mélancolique, l'anachorète chrétien, les thaumaturges alexandrins ont continué cette chaîne ininterrompue, qui nous conduit jusqu'en plein moyen âge avec les extatiques et aux temps modernes avec les illuminés. La part de la supercherie pieuse, aussi grande qu'on la voudra faire dans ces légendes, ne saurait nous empêcher de reconnaître qu'il existe dans l'homme un pouvoir de réaction sur lui-même et sur les énergies vitales, susceptible de modifier, de ralentir, sans les éteindre, ces énergies au point de les immobiliser. Pendant combien de temps, dans quelle mesure? Voilà ce que nous ne saurions dire. Mais ce que les physiologistes contemporains nomment *nervosisme* ou *névropathie*, ce que les cliniques appellent *hystérie*, apparaît évidemment à ce pouvoir de réaction étranger à la bête et qui est un des caractères les plus tranchés de l'humanité.

Sous l'influence de cet état pathologique, qui atteint le cerveau et le système nerveux tout entier, les échanges et les fixations d'oxygène, les combustions et les perturbations profondes. Tous les médecins ont observé des jeunes filles et des femmes anémiées qui, de leur chambre, restaient pendant des semaines entières le jeûne le plus rigoureux.

Le même phénomène, toujours par l'intermédiaire du cerveau, provient quelquefois d'une idée fixe, comme chez les extatiques, dont Louise Lateau offre un exemple récent, ou d'un effort intense de la volonté, comme chez les individus fanatisés pour une cause ardemment désirée ou subjuguée par le désir violent d'un but quelconque à atteindre. Extase, fanatisme, délire ne vont pas sans une lésion, apparente ou cachée, des organes de l'innervation.

Ces remarques expliqueront à qui voudra les entendre ce qu'est le jeûne en général, quels en sont le mécanisme intime, la signification physiologique et la valeur au point de vue des cliniciens. Elles rétabliront d'accord les réflexions recueillies hier par Paris de la bouche de nos praticiens les plus autorisés, réflexions que nous livrons sans autre commentaire à nos lecteurs.

M. le professeur Peter: "Les jeûneurs dont on parle sont, à mon avis, des hystériques. Chez ces malades, comme chez ce de la même catégorie, l'abstinence peut être prolongée d'une manière surprenante, surtout si on ne les surveille pas avec attentivement, car il est assez facile à des coquines non soupçonnés de leur mettre dans la main des bonbelles de poudre de viande, et la moindre quantité d'aliment les soutient fort longtemps. Mais la limite de l'abstinence absolue est restreinte."

M. Dujardin-Beaumetz: "Je ne crois pas aux jeûneurs de trente, quarante ou cinquante jours. L'impossibilité est l'impossible. Cependant, les hystériques une force de résistance énorme. Depuis longtemps nous connaissons, par les observations du docteur Lasègue, les troubles et l'espèce de suspension dans la nutrition que l'hystérie produit."

M. le docteur Cretin: Rappelez-vous les prodiges d'abstinence accomplis par les jeûneurs du moyen âge. N'oubliez pas non plus que l'homme, sous l'empire d'une idée fixe ou d'un sentiment profond et fort, est capable de modifier, par l'intermédiaire du système nerveux, les conditions de vitalité des cellules qui composent les tissus, lesquels constituent les appareils et les tissus fonctionnels. La nutrition ne peut-elle ainsi se trouver momentanément suspendue? Cela, certes, est un équilibre instable, dont les conditions restent à déterminer, quoique le phénomène ait été décrit."

Un autre médecin, parlant de Merlatti, nous a dit: "Je crois que nous sommes là en présence d'un phénomène d'autosuggestion." Cette pensée nous a été traduite sous une autre forme: "C'est un effort de volonté intense qui rend, chez Merlatti, le système nerveux capable de provoquer sur l'ensemble des phénomènes de vitalité, jusqu'en leurs dernières profondeurs, une sorte d'arrêt ou, pour employer le langage de M. Brown-Séquard, l'*inhibition*."

M. Germain Sée: Succi est un névropathe; il a été interné comme aliéné. Les sujets de cette catégorie présentent souvent des troubles énormes dans la nutrition. On est parfois obligé de leur ingérer de force les aliments."

Succi, cependant, est doué d'un bon appétit, à ce que l'on rapporte.

Nous avons visité hier Merlatti. Rien en lui ne trahit la fatigue; il parle, boit et dort avec tranquillité et régularité. Chaque jour il absorbe de 2 à 3 litres d'eau filtrée, rien de plus. Il a vingt-deux ans, est né de parents bien portants et jeunes, et ne tout autécédent névropathique. C'est un homme d'assez petite taille, brun, l'œil noir et vif, la physionomie énergique; il est parvenu à un intibisme pour de jeûne, qui doit durer cinquante jours. Il a déjà perdu près de cinq livres de son poids, tombé de 61 kilos à 58 kil. 600. L'urée, qui était, au début, dans la proportion de 25 à 26 grammes par litre d'urine, est tombée avant-hier à la quantité surprenante de 5 grammes environ. Est-ce un indice de l'arrêt subit dans la déperdition des éléments constitutifs de l'organisme et de l'établissement de l'équilibre instable dont nous parlions tout à l'heure?

Merlatti jeûne tout simplement, en véritable *phénomène* qui pense à faire son tour du monde. Succi a une thèse: il est humanitaire; il est possesseur, dit-il, d'un secret, la fameuse liqueur de Zanzibar, qui doit permettre aux hommes dans l'avenir de vivre longtemps sans manger et sans rien perdre de leurs forces. Succi veut devenir le sauveur de tous les gens exposés à mourir de faim. A-t-on trouvé qu'il manquait de modestie? Le docteur Borghini, venu avec lui de Milan, éprouve d'assez grandes difficultés à former un comité qui consente à surveiller l'essai public qu'il propose.

Quoi qu'il en soit, ces expériences s'auront pas été tout à fait inutiles, si elles sont conduites avec méthode et fermeté, car elles auront appelé à nouveau l'attention du public et surtout des physiologistes sur des faits très complexes, d'une observation délicate, et dont la légende avec ses exagérations et ses superchéries avec ses mensonges avaient interdit, un peu s'en faut, l'étude à la vraie science.

LES MALADIES DE LA VIGNE.—On écrit, de Florence, que la clôture du congrès international "anticryptogamique," c'est-à-dire contre les maladies de la vigne, a eu lieu avec une certaine solennité, en présence de M. Grimaldi, ministre de l'agriculture.

La France était représentée par M. Corna, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris; par M. Gonx et par M. Viala, dont l'un est professeur, l'autre directeur de l'Ecole de Montpellier.

Au banquet des membres, M. Corna a porté un toast chaleureux à l'Italie.

Après le banquet, il y a eu réception officielle dans les salons de la préfecture, où tous les membres étaient invités.

C. LAZARD & Cie.

Avant de reprendre possession de notre ancien local, actuellement en voie de réparation, nous désirons écouler tout le stock bien assorti que nous possédons:

Vêtements pour messieurs, jeunes gens et enfants.
Chapeaux et lingerie de dessous aux mêmes prix réduits sans pareils depuis l'incendie.

Ne laissez pas passer cette occasion, car nous pouvons satisfaire tout le monde pour le goût et les prix.
24 oct—86 1 m—dim mar jeu sam C. LAZARD & Cie., Marchands de vêtements, 27 rue du Canal.

Mme EUG. JACOB,
Maison de Confiance pour Dames.
CHEVEUX, PARFUMERIES FRANÇAISES, ARTICLES DE FANTAISIE.
Bandeaux de cheveux faits sur commande
17.....Rue Baronne.....17
7 nov—3m Jeu Sam Dim

Nous désirons que tout le monde sache que nous vendons le
GRAND MAGASIN DE
VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS,
De feu Michel Lion,
$150,000
DE VÊTEMENTS FINS CONFECTIONNÉS,
Qui doivent être vendus pour clôre les affaires.
UN GRAND ASSORTIMENT DE
PARDESSUS,
Marqués à des prix réduits.
UN ASSORTIMENT COMPLET DE COSTUMES DE TRAVAIL.—VÊTEMENTS POUR JEUNES GENS ET ENFANTS—AUSSI DES ARTICLES DE CONFECTION.
☞ LE PRIX N'EST PAS UNE CONSIDÉRATION.
Les installations de gaz, de magasin, coffre-fort, machine à boutonnières et machines à coudre à vendre.
MICHEL LION, 195, 197, 199 Decatur, coin Ste-Anne,
30oct—1m 8am Dim Jeu EN FACE DU MARCHÉ FRANÇAIS.

Encore le travail des femmes.

La question de l'accession des femmes aux carrières habituellement occupées par les hommes est, partout, à l'ordre du jour, en Angleterre comme en France et en Allemagne. Cela n'a rien qui puisse surprendre en présence de la poussée sociale que vient de recevoir, dans tous les pays civilisés, l'instruction secondaire des filles. Un des hygiénistes les plus éminents du Royaume-Uni, le docteur Benjamin Ward Richardson, communique à ce sujet au *Longman's Magazine* une étude d'un haut intérêt.

Les femmes sont-elles aptes à effectuer les mêmes travaux que les hommes? se demande le savant écrivain médical. Et d'un examen très minutieux de la question il tire une conclusion affirmative. Seulement,—il y a un très gros seulement,—les femmes ne peuvent changer ainsi de rôle qu'en payant le prix du changement, et ce prix n'est rien moins que l'abdication de la maternité. Il y a lieu arriver à cette conclusion des arguments physiologiques d'un grand poids. Le docteur B. W. Richardson n'est pas d'ailleurs le premier qui y arrive. Comme nous l'avons déjà signalé à cette place même, presque tout ce qui se dit ou se pense à l'étranger n'est que la reproduction ou le développement de ce que le docteur Thulié, ancien président de la Société d'anthropologie, a écrit en France il y a plus d'un an.

Quoi qu'il en soit, l'abdication du rôle et des fonctions de mère, n'est acceptable à la rigueur pour toute une classe de femmes dans les pays où la population se développe rapidement, présenterait des inconvénients d'une haute gravité en France, où le chiffre de la population est déjà beaucoup trop stationnaire. Il importe donc de ne pas faire faiseur fusée en ces matières, de ne pas accepter trop philosophiquement une révolution qui peut être sans danger pour les autres peuples et d'appliquer exclusivement à la Grande-Bretagne les théories de M. Richardson. Ceci dit, voici la trame de son raisonnement:

Il y a une vingtaine d'années, les anatomistes professaient volontiers l'infériorité musculaire et cérébrale de la femme; on les déclarait peu propres au travail physique et tout à fait impropres au travail intellectuel. Malheureusement pour ces théories, un certain nombre de femmes ont démontré expérimentalement, dans ces derniers temps, qu'elles sont aans base sérieuse. Elles ont abordé les hautes études et prouvé qu'elles pouvaient aisément soutenir la comparaison avec les hommes, en médecine, en physique, en mathématiques, comme elles l'avaient déjà fait de longue date en littérature. On a ainsi été graduellement conduit à admettre que l'infériorité générale des femmes n'est nullement due à une incapacité propre à leur sexe, mais simplement à des arrêts de développement provenant de leurs habitudes séculaires et de l'éducation qu'on leur donnait encore il y a quelques années.

Si les hommes étaient condamnés à la même vie sédentaire, aux mêmes occupations futiles, au supplice du corset, au manque d'exercice musculaire, à l'abstinence de toute action sérieuse, il est hors de doute qu'après un tout autre nombre de générations ils seraient précisément aussi faibles, physiquement et intellectuellement, que peut l'être la majorité des femmes. La facilité même avec laquelle celles qui sont soumises à un entraînement spécial sortent de cet état de faiblesse montre assez qu'elles n'y sont nullement prédestinées par la nature. On voit tous les jours dans les cirques des danseuses et des écuyères lutter de vigueur musculaire avec les hommes: dans les universités, des filles de vingt ans emporter de haute lutte des prix de mathématiques, d'histoire et de dissertation classique; dans les théâtres, des actrices s'élever du premier bond au dessus du niveau de tous leurs camarades mâles. Dans tous les métiers, même les plus pénibles, où le travail des femmes a été essayé, elles y réussissent au moins aussi bien que les hommes; presque toujours elles se montrent plus adroites, et dans tous les cas où le travail s'effectue dans la posture assise et par le mouvement des membres inférieurs les femmes ont sur les hommes une supériorité que la structure de leur squelette explique suffisamment.

En somme, dit le docteur Richardson, il est tout simplement échappé à la conviction que les femmes peuvent égaler les hommes dans tous les genres de travail, à la condition d'avoir reçu l'apprentissage approprié. Les infériorités positives qu'on signale encore ne sont pas en tout cas de celles qu'une gymnastique fonctionnelle portant sur deux ou trois générations successives ne pourrait pas aisément faire disparaître.

Mais cette égalité, il faut bien le comprendre, ne pourra jamais être atteinte qu'au prix de la beauté et de la maternité. Si la femme prétend remplir les fonctions de l'homme, il faut qu'elle se soumette d'